Nationalisme, émotions et question féminine dans la presse soudanaise avant l'indépendance (1950-1956)

Nationalism, emotions and the woman question in the Sudanese press before independence (1950-1956)

Elena Vezzadini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14223>

DOI : 10.4000/clio.14223

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

Pagination : 165-182

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Elena Vezzadini, « Nationalisme, émotions et question féminine dans la presse soudanaise avant l'indépendance (1950-1956) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 03 janvier 2021, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14223> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14223>

Nationalisme, émotions et question féminine dans la presse soudanaise avant l'indépendance (1950-1956)

Elena VEZZADINI

Le 18 avril 1950 paraît dans le journal *al-Šarāḥa* (*La Franchise*) le premier article de la nouvelle rubrique *Nisā'īyyāt*, « Questions de femmes », signé du pseudonyme *Fatāa šariḥa*, « une fille franche »¹. L'article est adressé d'abord à « l'homme » citoyen du Soudan :

Tu peux être un homme politique talentueux, un cadre respecté, tu ne restes pas moins paralysé en partie. Or, tu n'arriveras jamais à réclamer ton dû à moins de remédier à cet handicap – tu le sais déjà : c'est le retard de la femme, ton aile cassée. Cette basse créature – qui, d'ordinaire, est emprisonnée chez elle, maintenue sous le poids de l'esclavage – tu l'appelles arriérée et tu lui attribues la responsabilité de [...] sa condition.

Tout en exhortant « l'homme » à arrêter de maltraiter les femmes, *Fatāa šariḥa* lui demande conseil pour changer la situation et œuvrer à leur libération. Puis, *Fatāa šariḥa* s'adresse à « la femme » :

Femme, ne crois-tu pas qu'il est temps de te réveiller de ta profonde torpeur ? Ignore-tu que nous sommes au XX^e siècle ? L'ère de l'atome ? [...] L'époque à laquelle nous mesurons la valeur d'une femme au nombre de ses domestiques – et par là-même, à sa capacité à bouger le moins possible – est derrière nous.

Dans le reste de l'article, *Fatāa šariḥa* énumère les objectifs de la nouvelle rubrique : devenir un espace de parole et de défense des droits des femmes ; aborder des sujets susceptibles d'intéresser les

¹ Fatāa šariḥa, « Nisā'īyyāt, Aihā al-rajl, aithā al-mar'a » [Eh homme ! Eh femme !], *al-Šarāḥa*, 18 avril 1950, National Record Office (NRO), Khartoum.

femmes en tant que « mères, étudiantes et enseignantes » ; leur faire prendre conscience des fausses croyances qui les empêchent de progresser ; enfin, fabriquer une femme soudanaise « moderne et heureuse ».

Pour la première fois dans l'histoire de la presse politique soudanaise, un texte est signé par un.e auteur.e – on ne connaît pas le véritable genre de l'auteur.e – qui se présente comme une femme, alors que jusque-là tous les articles étaient signés exclusivement par des noms masculins, même lorsqu'ils étaient écrits par des femmes². Cette nouveauté est révélatrice de changements sociaux à plus large échelle.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le travail féminin est spécifique des groupes socioprofessionnels les plus vulnérables dans les villes, comme les vendeurs ambulants ou les domestiques. Quant aux élites et aux classes moyennes urbaines, elles pratiquent une stricte séparation des sexes qui rend les femmes invisibles dans l'espace public³. Après la guerre, la situation change progressivement et l'on voit des femmes des milieux plus aisés commencer à avoir accès à une éducation supérieure et, par conséquent, pouvoir exercer des professions prestigieuses telles que médecins et enseignantes⁴. L'entrée des femmes à l'école et leur accès à des professions qui sont depuis longtemps des lieux de politisation leur permet de participer plus directement à la vie politique et aux débats sociétaux. Alors que pendant cette période les femmes sont exclues des partis politiques et des institutions représentatives, à l'exception des syndicats⁵, la recherche de visibilité et l'accès à une prise de parole politique des intellectuelles passent par la presse. Cependant, leur accès y est limité et incertain, comme le montre la norme d'anonymat

² Sharkey 2003. Sur la question du lien entre genre et auteur dans une littérature similaire, voir Booth 2001.

³ Hale 1997 ; Boddy 2007 ; Kenyon 1991 et 2009.

⁴ En 1946, pour la première fois, deux femmes ont accès à la prestigieuse faculté de médecine. Une riche bibliographie en langue arabe traite du mouvement féminin, même si ces travaux couvrent l'essor du mouvement sur tout un siècle sans s'attarder sur la période en question. Voir par exemple : Bābikr Maḥmūd 2008 ; Markaz al-Dirāsāt al-Sūdāniyya 2001.

⁵ La littérature sur les femmes dans le mouvement syndical est pauvre. Quelques informations dans Hale 1997 ; Boddy 2007 ; Ibrahim 1996.

des articles des rubriques féminines, toujours signés par des pseudonymes. Il s'agit d'un compromis face à l'injonction sociale d'invisibilité dans les espaces publics prescrite aux femmes aisées⁶.

Dans un univers politique dominé par la question des luttes pour l'indépendance et le nationalisme, les premières intellectuelles travaillent à rendre acceptable leur présence et cherchent à dessiner un rôle spécifiquement féminin dans le projet national. Quel est ce discours national formulé par les élites nord-soudanaises – essentiellement à travers la presse⁷ – auquel les intellectuelles doivent se confronter ? D'une part, il insiste sur l'unité entre tous les Soudanais comme fondement de la nation. C'est un discours inclusif qui ne se présente pas comme clivé par des identités de genre, raciales, ethniques ou confessionnelles. D'autre part, il exclut *de facto* certaines communautés de citoyens, organisées et menées par des dirigeants syndicaux, des intellectuels sud-soudanais, ou des femmes intellectuelles⁸. Une telle exclusion est justifiée et légitimée par les élites nord-soudanaises au nom du concept de « modernité ». Mais dans la mesure où ces communautés sont présentées comme n'étant pas encore « assez modernes », cela signifie aussi que leur mise à l'écart est censée être contingente et qu'une évolution est possible, par le biais de l'éducation, vue comme la clé de voute de la modernité.

Ainsi, les femmes soudanaises doivent être « éduquées » si elles veulent partager le projet national. Or, ce processus inclut aussi un discours sur les émotions. Même si les articles des rubriques féminines portent rarement sur les émotions comme thème principal, ils laissent filtrer le désir d'un nouveau régime émotionnel. Le contraste entre les stéréotypes émotionnels attribués dans ces textes à la « femme arriérée » et ceux octroyés à la « femme moderne » sera l'objet de la première partie de cet article. Ces textes sont intéressants aussi d'un autre point de vue : non seulement ils

⁶ C'est seulement après l'indépendance qu'apparaissent des articles signés par des noms propres féminins.

⁷ Quelques références sur l'histoire de la presse et son lien avec le nationalisme au Soudan : Nujayla 1991 ; Galander 1997 ; Sharkey 1999 ; Babiker 1985.

⁸ Pour le nationalisme « arabe » au Soudan : Sharkey 2007 et 2012 ; pour le Soudan du Sud et ses intellectuels : Collins 1983, Kindersley 2016 ; pour les syndicats : Fawzi 1957, Niblock 1987, Vezzadini 2017.

portent un discours *sur* les émotions, mais ils sont aussi traversés *par* des émotions, mises en scène pour convaincre les lecteurs. Pourtant, ces sentiments sont souvent antithétiques. Ce point sera au centre de la seconde partie de l'article.

Les sources mobilisées pour cette recherche consistent en un corpus d'environ cent articles tirés des trois principaux journaux politiques : *al-Ṣarāḥa* [la Franchise], *al-Sha'ab* [le Peuple] et *al-Ra'y al-ʿAmm* [l'Opinion publique], publiés entre 1950 et 1956. Ces bornes chronologiques permettent d'aborder une période qui, pour être courte, n'en est pas moins cruciale : en 1950 apparaissent les premières rubriques féminines comme *Nisā'yyāt* ; en 1951, pour la première fois dans l'histoire soudanaise, des femmes participent publiquement à une manifestation anticoloniale⁹. Le 31 janvier 1952, une enseignante, ʿAzīza Makkī ʿUthmān, fonde avec des collègues et amies lettrées *al-Ittihad al-nisā'i al-Sūdān*, l'« Union des femmes soudanaises », qui marque le début du mouvement féminin pour l'acquisition de droits politiques et sociaux¹⁰. Ce sont des membres de *al-Ittihad al-nisā'i* qui contribuent le plus souvent aux rubriques féminines des journaux cités. En 1956, année de l'indépendance du Soudan, le mouvement féminin est désormais solidement engagé sur la scène politique du pays.

Les « coutumes obsolètes » et les communautés émotionnelles

Dans un article influent, l'anthropologue Catherine Lutz analysait le lien entre genre et émotion et soulignait la centralité du trope du « contrôle des émotions » dans les discours de ses interlocutrices, des femmes d'âges, de milieux et d'origines différents vivant aux États-Unis¹¹. Dans ces discours, les émotions étaient toujours associées au genre/sexe féminin, en lien avec une lecture « scientifique » du corps féminin conçu comme étant le lieu privilégié de processus biologiques

⁹ Télégramme, 26.8.1951, FO 371/90230, London, National Archives of United Kingdom.

¹⁰ Une riche bibliographie en langue arabe traite du mouvement féminin, même si dans la plupart des cas ces travaux couvrent le développement du mouvement sur un siècle. Voir par exemple : Bābikr Maḥmūd 2008 ; AAVV 2001.

¹¹ Lutz 1990.

– notamment hormonaux – à la base de la réponse émotive. Ce constat a joué un rôle important dans la compréhension des stéréotypes de genre des émotions dans le monde occidental contemporain, si bien qu’une tendance s’est développée de l’appliquer à d’autres contextes, comme s’il y avait une sorte de trajectoire universelle de « civilisation des mœurs émotionnelles » féminines¹². Or, le discours soudanais sur les émotions, ainsi qu’il était exprimé dans la presse des années 1950, montre d’autres voies, styles et manières à travers lesquels les régimes émotionnels ont été interprétés comme étant associés au genre et à la modernité. Le procès de réforme et de « civilisation » de la femme, central dans le discours national soudanais, illustre un autre type de normativité dans l’injonction à “sentir autrement” adressée à la femme qui veut se moderniser.

Dans le corpus analysé, un des sujets les plus souvent traités est celui des « coutumes obsolètes », c’est-à-dire les rituels ou habitudes propres à la communauté féminine hérités du passé et vus comme l’obstacle majeur à l’avènement de la « femme moderne ». Il s’agit aussi du premier sujet auquel la « fille franche » de la rubrique *al-Nisā’iyyāt* consacre une série d’articles tous publiés en 1950. Or, il est intéressant de constater que la critique de ces rituels contient également une critique des émotions. On examinera ici deux textes qui décrivent les coutumes liées au mariage et aux funérailles et qui portent un message direct ou indirect à propos des régimes émotionnels genrés.

Dans une lettre envoyée à la « fille franche » le 28 octobre 1950 par « Ḥ. M. Harūn » intitulée « Les épines sur la voie du mariage », la voix narratrice raconte une histoire qui veut instruire des conséquences du mariage pratiqué selon les modalités rituelles¹³. Dans cette histoire, un homme demande en mariage une fille de sa famille élargie. Les hommes de la famille acceptent tout de suite, mais quand il traite avec les femmes de l’entourage, les choses se compliquent considérablement :

¹² Pour une analyse critique de la question de genre et des émotions chez Elias, voir : Hargreaves 2011 ; voir aussi Rosenwein 2006 ; Boquet & Nagy 2015.

¹³ « Nisā’iyyāt, Barīd al-fatāa al-ṣarīḥa, Ashwāk fī ṭarīq al-zawāj » [Courrier à la fille franche ; épines sur la voie du mariage], *al-Ṣarāḥa*, 28 octobre 1950, NRO.

Arriva donc le jour du mariage et de la coupe d'*al-rahāt* [ceinture de peaux noué autour de la taille de l'épouse]. Tout se passait bien quand, soudain, la maîtresse de cérémonie arrêta l'homme et lui dit que la mère de la mariée et sa tante avaient décidé que le ruban ne pouvait être coupé à moins qu'il ne leur paie 5 guinées. C'était cela, sinon rien ! L'homme s'arrêta, ébahi. [...] Il s'imaginait être au marché, en train de participer à une vente aux enchères [...].

Le deuxième jour, il voulut entrer dans la maison de sa femme et fut surpris par la présence de gardiens à la porte. Ceux-ci l'avertirent qu'il ne pourrait en franchir le seuil à moins de leur payer un droit d'entrée.

L'homme est de nouveau contraint de négocier avec les femmes et de payer. L'histoire se poursuit sur la base de plusieurs autres séquences de ce type, jusqu'à ce que l'homme, exaspéré, s'enfuie. Le pire, écrit H., est « qu'il abandonna sa femme à sa famille, après s'être ruiné pour elle ».

Le texte adopte un ton ironique vis-à-vis des ruses des femmes de la famille, et l'auteur.e cherche à faire réfléchir en divertissant. À travers une structure répétitive qui rappelle celle du canon musical, le thème de l'escroquerie monte en hyperbole, les situations se faisant de plus en plus surréelles, jusqu'à ce que l'homme, pourtant marié, renonce à son épouse. Ce texte est remarquable par le contraste entre, d'un côté, le fait que l'auteur.e se présente comme étant une femme et publie dans une rubrique féminine et, d'un autre côté, la perspective exclusivement masculine de l'histoire. Le texte décrit richement les sentiments de déception, de frustration, et d'injustice du mari. En opposition à ce trop-plein de sentiments, l'attitude des femmes de l'entourage – qu'on sait être plus âgées et mariées – est pauvre sur un plan affectif. Elles sont dominées par l'avidité et l'égoïsme au point de se servir de la jeune fille pour obtenir de l'argent. Enfin, le point de vue de la mariée est complètement invisible. De même, elle ne devient jamais l'objet des soucis et des attentions de la part des autres personnages, y compris de son mari qui la délaisse. Cela porte à croire que ce récit est pensé surtout pour un public masculin, et que ce sont essentiellement des hommes que l'auteur.e veut provoquer.

Un autre article dénonce les rituels féminins qui entourent les funérailles¹⁴. Ce texte est particulièrement intéressant quant à la dimension genrée des émotions, et contient probablement l'une des critiques les plus explicites du régime émotionnel des femmes « arriérées », qui s'oppose au régime émotionnel masculin et, implicitement, à celui de la « fille franche » qui signe l'article (et des femmes intellectuelles comme elle). Ce texte permet aussi de mieux éclairer le premier, où la critique des régimes émotionnels féminins est exprimée de manière moins explicite. Au préalable, il faut savoir que, dans la société nord-soudanaise, les amis et la famille élargie de la personne décédée offrent leur condoléances pendant quarante jours dans un lieu appelé en arabe soudanais « *beit al-bika* » (la maison des pleurs), qui coïncide souvent avec la maison de la famille en deuil, et qui est divisée en deux sections, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes. Selon la « fille franche », les codes émotionnels des hommes et des femmes qui pleurent le mort sont opposés. Les hommes s'échangent des paroles de consolation et de condoléance dans le recueillement et le calme, parlent de la volonté d'Allah et de la nécessité d'accepter la mort. Les femmes, au contraire, sont versées dans l'« art des pleurs », comme si l'amour envers la personne décédée était mesuré à la quantité de cris et de larmes. Le texte oppose le silence des hommes au bruit des femmes : les « consolatrices », proches de la veuve, en cercle autour d'elle, pleurent des heures durant, et parfois des nuits entières, tandis que les tambours des professionnelles des funérailles se font entendre. De son côté, la veuve manifeste son chagrin en revêtant des sacs de toile en guise d'habits, et en vivant dans l'austérité, dans une sorte de devoir d'annihilation.

La comparaison entre le texte sur le mariage et celui sur les funérailles nous permet de faire un certain nombre de constatations. Il apparaît d'abord que l'objectif des intellectuelles comme la « fille franche » n'est pas de montrer que les femmes « arriérées » manquent de contrôle émotionnel. Nous sommes loin de la thèse de la civilisation des mœurs d'Elias ou celle de la biologisation genrée des

¹⁴ Fatāa ṣarīḥa, Nisā'iyyāt, « al-Itirāḥ wa al-'ādāt al-bāliyya » (Les funérailles et les coutumes obsolètes), *al-Ṣarāḥa*, 6 octobre 1950, NRO.

émotions de Lutz, des thèses qui associent le contrôle émotionnel à une forme de modernité et à une valorisation sociale. En effet, le texte sur les funérailles met en cause plutôt l'« art des pleurs », c'est-à-dire la performance d'un certain code émotionnel afin d'obtenir une reconnaissance sociale. Dans le texte sur le mariage, le marchandage qui se greffe sur les rituels témoigne aussi d'une mise en scène qui, par son côté tragi-comique, révèle une carence d'amour des parents envers leur propre progéniture et un déploiement d'affects destructeurs (avidité, égoïsme). Ces « mauvais affects » conduisent le projet de mariage à l'échec et donc à la stérilité du foyer, ce qui est décrit comme la conséquence inévitable d'une situation où les valeurs marchandes triomphent. Ce sont alors, par contraste, les affects qui devraient être à la base de la communauté nationale qui sont mis en valeur : la solidarité, le sacrifice de soi pour le bien collectif, le mépris de l'argent en tant que valeur en soi, mais surtout la « franchise ». Dans les deux textes, cette communauté d'« artistes des pleurs » s'oppose à une communauté émotionnelle masculine présentée comme insensible à l'« hypocrisie sentimentale » des femmes, et animée par des sentiments sincères, naturellement bons et donc rationnels, incarnés par des actes ou attitudes tels que l'acceptation sereine de la mort, la consolation de la famille ou la mise en avant des intérêts d'une jeune fille. Cette rationalité et ces bonnes intentions se heurtent pourtant aux machinations et aux ruses des femmes. Paradoxalement, ces textes mettent en scène de manière saisissante l'impuissance des hommes face à l'agentivité implacable des « femmes arriérées » : chaque fois qu'ils cherchent à intervenir pour changer ces coutumes, leur défaite est cuisante.

Un dernier point, déjà évoqué, mais qui mérite un éclairage, consiste dans le fait que le clivage entre communautés émotionnelles n'est pas tracé simplement autour d'une division masculin/féminin. Les intellectuelles qui écrivent dans la presse se situent dans un univers émotionnel qui est certainement plus proche de celui qui est présenté comme masculin que de celui des « femmes arriérées ». Ce n'est pas un hasard si le nom de plume adopté dans les deux histoires est « fille franche » (*fatāa šariha*), tiré du nom du journal *al-Šarāḥa* (la franchise) édité et écrit par une élite intellectuelle masculine. La « franchise » doit s'entendre comme la fermeté nécessaire pour dire

des vérités qui sont socialement difficiles à énoncer, mais qui pourtant doivent l'être pour le bien de la collectivité. Mais poser ce sentiment comme étant commun au mouvement féminin et à l'élite politique masculine vise à signaler aussi quelque chose d'autre. Ces écrivaines expriment l'idée qu'elles sont – déjà – modernes, et qu'elles sont donc aussi légitimes que les hommes à participer à l'espace politique nationaliste soudanais.

Polymorphisme émotionnel des stratégies narratives

La recherche d'indices susceptibles de révéler des codes émotionnels dans le corpus de textes analysés confronte l'historien à l'une des principales difficultés méthodologiques liées à l'écriture d'une histoire des émotions, c'est-à-dire leur ubiquité. En effet, dans un texte coexistent au moins trois dimensions d'analyse de l'expression des émotions : une dimension subjective et réflexive ; une dimension conative ou persuasive, c'est-à-dire les choix linguistiques qui sont effectués pour émouvoir les lecteurs¹⁵ ; et une troisième dimension « métaémotionnelle », à savoir le discours portant sur le caractère approprié et la valeur des affects. Il est évidemment impossible de distinguer ces trois dimensions qui, souvent, fusionnent, mais il est également impossible de ne pas les différencier, sachant qu'un texte peut contenir des contradictions entre ces différents niveaux. Dans le corpus analysé, la dimension réflexive demeure généralement invisible, les auteur.e.s cherchant à diffuser des vérités universelles qui dès lors dépassent le sujet. Dans la section précédente, j'ai abordé surtout la dimension métaémotionnelle, en analysant les émotions critiquées ou mises en valeur dans ces textes. Dans cette section, j'explorerai la dimension conative des textes du corpus. Cette dimension est la plus problématique à analyser : en effet, les affects déployés sont fortement contradictoires.

La première stratégie stylistique conative, qui consiste à dénoncer avec une rhétorique violente les failles de la « femme arriérée », caractérise tous les textes examinés jusque-là. Dans le texte sur les

¹⁵ Cette terminologie provient du schéma sur les fonctions du langage de Jakobson (1963).

funérailles, l'écrivain.e exprime tout son mépris envers ce rituel : cet « art des pleurs » est « odieux » et « vil » ; ce rituel est « absurde », « atroce » et « trivial ». Le texte même est construit comme une accumulation de descriptions d'actes connotés comme étant exécrables et honteux. Ce thème traverse la période considérée ici et est transversal aux différents journaux. Par exemple, en 1951, « Un Citoyen » décrit dans *al-Sha'ab* la situation des femmes : si après la Seconde Guerre mondiale les hommes se sont enfin ouverts à la modernité, les femmes soudanaises sont restées « dans ce coin obscur qui nous fait les détester ». Les hommes ne veulent plus se marier, considérant désormais que « l'épouse est un poids et uniquement un poids [pour l'homme] »¹⁶. Dans un autre texte, publié en 1953 dans *al-Šarāḥa* et intitulé « Vers un monde nouveau », Miss N., membre de *al-Ittiḥād al-Nisā'ī*, formule de façon analogue « les problèmes de la femme soudanaise » : elle est « en retard pour la fête », en souffrance de par sa situation, entourée de « mauvaises odeurs » et de « coutumes obsolètes »¹⁷. Pour conclure, avec leurs fortes connotations, ces descriptions cherchent à mobiliser des sentiments intenses de honte, d'avilissement, de dégoût, de mépris et de rage par rapport à la situation des femmes. Il est important de tenir compte de la visée de ces descriptions, qui confirment un point déjà mentionné : elles signalent implicitement que l'auteur.e est suffisamment exposé.e à la modernité pour s'apercevoir du pitoyable état des femmes soudanaises.

Pourtant, le corpus inclut de nombreux articles adoptant un langage émotionnel différent, voire aux antipodes de ceux-ci, bien qu'étant probablement écrits par les mêmes plumes ou par des auteur.e.s issu.e.s du même cercle. Ce langage est centré sur l'empathie, la solidarité et l'entraide avec ces mêmes femmes « arriérées ». Dans « À toi, femme des villages », on lit :

Toi, qui es au village, tu ne connais pas beaucoup de choses à propos de nous, et nous, ici, nous ne connaissons que ce que nous apporte la

¹⁶ Muwāṭn, Rukn al-mar'a, « Ta'alīm al-banāt » [l'éducation des filles], *al-Sha'ab*, 12 mai 1951, NRO.

¹⁷ Lil-anisa N. 'aḍū al-Ittiḥād al-nisā'ī, Nisā'iyyāt, « al-Mar'a al-sūdāniyya, naḥū 'ālam jadīd » [La femme soudanaise, vers un nouveau monde], *al-Šarāḥa*, 9 septembre 1953, NRO.

presse. [...] Or, ce sont des hommes qui écrivent et remplissent les pages avec leurs opinions et leurs problèmes. [...] Nous ne pensons pas que l'homme ait fait des tentatives pour relever le niveau de la femme [...] Tu comprends sans nul doute que l'unité et la solidarité sont nécessaires dans cette phase dangereuse que nous sommes en train de traverser¹⁸.

La différence avec le texte cité en introduction est flagrante : ici l'homme ne sauve *pas* la femme et n'est *pas* une force positive ; au contraire, il est absent et défaillant au travail de modernisation des femmes. De même, le texte ne révèle pas de mépris à l'égard des femmes des villages alors que rien ne les différencie des femmes « arriérées » dénoncées dans les textes examinés précédemment.

Dans un autre article, publié en 1956 dans *al-Šarāḥa* par F. 'Abd al-Ḥamīd, en réponse à un certain Dr. Bukhārī qui, à la radio, s'était prononcé contre le travail des femmes qui aurait eu un effet « dégénérant », l'auteure affirme :

La dégradation des mœurs est causée principalement par des problèmes financiers [...] ceux qui tombent dans les abîmes du mal (crime, prostitution) sont la plupart du temps poussés par des problèmes purement financiers ; quand ils seront économiquement libres, ils seront aussi libérés psychologiquement et intellectuellement¹⁹.

Cet article fait partie d'une troisième catégorie de textes qu'on pourrait définir comme « an-affectifs », caractérisée par un véritable effacement des expressions et des connotations émotionnelles. Un article publié dans *al-Šarāḥa*, qui vient résumer l'intervention donnée lors d'un séminaire par une membre de *al-Ittiḥād al-Nisā'ī*, le 14 septembre 1954, nous en fournit un nouvel exemple²⁰. L'article liste les problèmes qui font obstacle au mariage : le manque d'opportunité pour une femme de choisir son mari, l'isolement de la femme et sa difficulté à entrer dans le monde du travail, et ainsi de suite. Un extrait du discours de l'oratrice y est retranscrit en incipit :

¹⁸ Shūrī 'aḍū al-Ittiḥād al-nisā'ī, « Kalima al-Ittiḥād al-nisā'ī ilā fatāa al-aqāllīm » [Message de la société des femmes à la fille des villages], *al-Šarāḥa* 1^{er} août 1952, NRO.

¹⁹ F. 'Abd al-Ḥamīd, 'Ālam al-mar'a, « al-Mar'a wa al-'amil » [La Femme et le travail], *al-Šarāḥa*, 12 août 1956, NRO.

²⁰ (Anonyme) Nisā'iyyāt, « al-Ittiḥād al-nisā'ī wa al-mushkila al-zawāj » [L'Union des femmes et le problème du mariage], *al-Šarāḥa*, 14 septembre 1954, NRO.

Le mariage n'est pas une transaction commerciale, mais un lien sacré qui marque le début d'une nouvelle vie [...]. Le nombre de lettres que l'*Uthiḥād* a reçues nous montre son impact sur le progrès de la société [...] et montre] l'importance de réduire les problèmes du mariage et de travailler à une solution.

Bien qu'il s'agisse du même problème qui était traité dans la lettre envoyée à l'éditrice de H. M. Harūn, ici l'oratrice adopte un langage dénué de connotations et ne cherche pas à prendre les auditeurs par les sentiments. Tous ces types de registres émotifs coexistent pendant la période en question.

Comment interpréter la grande diversité des registres émotionnels du corpus? À un premier niveau d'analyse, ce polymorphisme s'explique par le fait que les écrivains mobilisent toute la palette émotionnelle qu'ils et elles ont à leur disposition, du mépris et de la honte exprimés face aux conséquences de l'ignorance de la femme, à l'empathie éprouvée vis-à-vis de ses plaies, à l'ironie, en passant par la rationalité an-affective des discours du mouvement féminin. Ce sont alors des outils stylistiques ayant pour objectif de garantir le rayonnement de leurs messages. Toutefois, on peut soupçonner que cette divergence de registres émotionnels nous dit aussi quelque chose d'autre, et, notamment, qu'il traduit la position complexe de ces intellectuelles militantes à l'aube de leur carrière politique.

On soulignera d'abord la difficulté pour ces femmes intellectuelles à se rendre visibles dans le domaine politique, surtout considérant l'image que les nationalistes hommes ont d'elles. Comme l'a montré l'historienne Heather Sharkey, dans la presse des années 1930 cet archétype de femme soudanaise est déjà présenté comme un poids et un obstacle au projet national²¹. Surtout dans les débuts du mouvement féminin, il semble extrêmement difficile de remettre en cause cette idée – et d'autant plus dans des médias qui sont écrits et consommés principalement par un public masculin. Si les écrivaines veulent conquérir un espace dans cet univers journalistique et intellectuel, une adaptation aux “règles du jeu discursif” est

²¹ Sharkey 2003.

obligatoire. Ce n'est que lentement que ces règles changent et sont détournées.

Le second élément est lié au profil de ces premières écrivaines militantes. Elles sont conscientes d'appartenir à une minorité très restreinte et de devoir leur parcours aux visions progressistes de leurs parents, souvent contre l'avis de la famille élargie²². Elles mènent une vie de lutte ; leurs choix d'étudier, de travailler et d'écrire publiquement sont au cœur de batailles souvent quotidiennes et usantes, car leurs choix sont vus par leur entourage comme anormaux. Pourtant, elles se considèrent des pionnières et s'autoreprésentent comme modèle social. Ainsi, elles mènent une double bataille : la première relève de l'accès au droit à la parole dans le même espace public que les hommes ; la seconde vise à faire accepter leur œuvre comme véritablement réformatrice pour toutes les femmes. La ligne de démarcation entre pionnière et paria est très fine. Ainsi, le polymorphisme émotionnel décrit ici peut être compris à la lumière de cette position liminaire – voire bipolaire – des intellectuelles, entre progressistes éclairées et exilées sociales. Il suggère une mise en abîme des émotions fortes, contrastées et ambiguës que ces femmes ressentent à l'égard de la communauté féminine qui les entoure – et qu'elles voient comme arriérée –, à la fois aimée et détestée, proche et distante, faite de mères, tantes, voisines, et amies. Même si intellectuellement ces femmes éduquées se sentent plus proches de l'élite masculine que de cet entourage féminin, c'est pourtant celui-ci leur milieu de socialisation principal, dans une société qui reste fondée sur la séparation des sexes.

*

²² Un exemple est celui de Khālida Zāhir, une des fondatrices de *al-Ittihad al-Nisa'i*, la première médecin femme, la première femme à avoir prononcé un discours politique devant une foule et à avoir adhéré à un parti, en l'occurrence le parti communiste ; contre l'avis de son entourage, elle épousera 'Uthmān Mahjūb, frère de l'un de ses dirigeants historiques. Voir la page qui lui est dédiée dans le forum *Sudanese online* : « *Khālida Zāhir ānnal ṭabība sūdāniyya hal tama takrīmūha* ». <http://sudaneseonline.com/cgi-bin/sdb/2bb.cgi?seq=print&board=250&msg=1254843115&rn=68> [page consultée le 10.5.2017].

Dans le Soudan du début des années 1950, l'arène politique est dominée par une élite nationaliste masculine ; tout en s'imaginant comme inclusive, elle utilise le thème de la modernité comme critère d'exclusion de groupes politiquement émergents, qui sont en compétition et cherchent à gagner des formes de visibilité tant sociale que politique. Dans ce contexte, les intellectuelles s'adaptent à ces règles du jeu, tout en les utilisant pour prouver leur modernité et leur aptitude à dialoguer avec les nationalistes. Ainsi, elles élaborent la critique d'un modèle stéréotypé de « femme arriérée » et ses codes émotionnels. Ce qu'elles critiquent n'est pas tant un certain type ou une certaine intensité de sentiments, que la mise en scène de ces codes pour manipuler un public. Paradoxalement, ce qu'elles font dans ces textes n'est pas très différent, puisque leur vocabulaire chargé d'émotions se donne pour objectif explicite d'émouvoir les lecteurs. Toutefois, aux intérêts individuels et mesquins des « femmes arriérées », elles opposent l'altruisme et l'abnégation de leur mission de construction nationale et de refondation de la « femme nouvelle ». De cette manière, les premières intellectuelles affirment également leur légitimité à avoir un rôle et une visibilité dans les combats politiques de l'époque.

Bibliographie

- AAVV, 2001, *al-Mar'a wa-al-ibdā' fī al-Sūdān. Nadwat Markaṣ al-Dirāsāt al-Sūdāniyya al-Dawriyya. al-Qāhira, 8-9 Fabraīr 2001*, Al-Qāhira, Markaz al-Dirāsāt al-Sūdāniyya.
- BĀBIKR MAHMŪD Fāṭima, 2008, *al-Itajāhāt al-fikriyya fī al-ḥaraka al-nisā'iyya al-sūdāniyya*, Khurṭūm, Dār al-'Azza lil-Nashr wa al-Tawzī'a.
- BODDY Janice P., 2007, *Civilizing Women : British Crusades in Colonial Sudan*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- BOOTH Marilyn, 2001, *May Her Likes Be Multiplied Biography and Gender Politics in Égypte*, Berkeley, University of California Press.
- BOQUET Damien & PIROSKA NAGY, 2015, *Sensible Moyen Âge : une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil.
- FAWZI Saad Ed Din, 1957, *The Labour Movement in the Sudan, 1946-1955*, London, New York: Oxford University Press.

- GALANDER Mohammed & William J. STAROSA, 1997, « Press Controls and the Post-Colonial Sudanese Press », in Festus ERIBO & William JONG-EBOT (eds), *Press Freedom and Communication in Africa*, Trenton, NJ, Africa World Press, p. 211-40.
- HALE Sondra, 1997, *Gender Politics in Sudan: Islamism, Socialism, and the State*, Boulder, CO., Westview Press.
- HARGREAVES Jennifer, 2011. « Norbert Elias : Le sexe, le genre et le corps dans le processus de civilisation », in Danielle CHABAUD-RYCHTER, Virginie DESCOUTURES, Eleni VARIKAS & Anne-Marie DEVREUX (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, La Découverte, p. 390-406.
- IBRAHIM, Fatima Ahmed, 1996, « Sudanese Women's Union: Strategies for Emancipation and the Counter Movement », *Ufahamu: A Journal of African Studies*, 24/2-3, p. 3-20.
- JACOBSON Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- KENYON Susan M., 1991, *Five women of Sennar: Culture and change in Central Sudan*, Oxford, Clarendon Press.
- , 2012, *Spirits and Slaves in Central Sudan: The Red Wind of Sennar*, New York, Palgrave Macmillan.
- KINDERSLEY Nicola, 2016, « The Fifth Column? An Intellectual History of Southern Sudanese Communities in Khartoum, 1969-2005 », Thèse de doctorat, Durham University.
- LUTZ Catherine A., 1990, « Engendered emotion: gender, power, and the rhetoric of emotional control », in Lila ABU-LUGHOD & Catherine A. LUTZ (eds), *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press.
- NIBLOCK Tim, 1987, *Class and Power in Sudan: the dynamics of Sudanese politics, 1898-1985*, Albany, SUNY Press.
- NUJAYLA Hasan, 1991, *Malāmīh al-mujtama' al-sūdān [Caractéristiques de la société soudanaise]*, Khurṭūm, Dār Jāmi'at al-Khurṭūm lil-Nashr.
- ROSENWEIN Barbara H., DEBIÈS Marie-Hélène & Catalina DEJOIS, 2006, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de civilisation médiévale*, 49/193, p. 33-48.
- SHARKEY Heather J., 1999, « A century in print: arabic journalism and nationalism in Sudan, 1899-1999 », *International Journal of Middle East Studies*, 31/4, p. 531-549.
- , 2003, « Chronicles of progress: Northern Sudanese women in the era of British imperialism », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 31/1, p. 51-82.
- SHARKEY H.J., 2007, « Arab identity and ideology in Sudan: the politics of language, ethnicity, and race », *African Affairs*, 107, 426, p. 21-43.

SHARKEY Heather J., 2012, «Language and conflict: the political history of Arabisation in Sudan and Algeria», *Studies in Ethnicity and Nationalism*, 12/3, p. 427-449.

VEZZADINI Elena, 2017, «‘An uphill job demanding limitless patience’. The Establishment of Trade Unions and the conflicts of development in Sudan, 1946-1952 », in Irene BONO & Béatrice HIBOU (eds), *Development as a Battlefield*, Geneva, Boston Graduate Institute Publications, Brill-Nijhoff, p. 81-108, International Development Policy series No 8.